



« J'aime la devise de Lomography : sois prêt à jeter toutes les inhibitions par la fenêtre. Ne réfléchis pas, shoote ! C'est aussi ce qui crée l'excitation à chaque développement, on ne sait jamais à quel résultat s'attendre. »

Jérôme Paumier • <http://boardscontact.blogspot.fr>

Pourquoi ont-ils eu le déclic alternatif ?

Qu'ils aient adopté l'argentique récemment ou qu'ils ne l'aient jamais quitté, ceux qui en parlent le mieux sont les photographes eux-mêmes. Nous les avons interrogés sur leurs motivations et leurs aspirations.

Sténopé, Polaroid, Holga ou encore Lomo ? Sur quel boîtier alternatif avez-vous porté votre dévolu, et pourquoi ? Voici la question que nous avons posée à plusieurs photographes, de tous âges, ayant fait

le choix de travailler avec un appareil argentique atypique.

LE STÉNOPÉ, UN CORPS À CORPS AVEC LE TEMPS

Le sténopé est un appareil photographique dérivé de la camera obscura. « C'est un

trou minuscule laissant passer la lumière dans une chambre noire. Il permet la projection de l'image inversée du sujet visé à l'intérieur de celle-ci. Il est à l'origine de l'appareil photographique », explique Eric Marais qui s'est intéressé à ce procédé par curiosité scientifique et artistique. « Je

fais du sténopé car j'aurais aimé faire de la peinture. Lumière, surface, couleur et saisie des instants fugaces... Tels sont les maîtres mots de l'impressionnisme. En se donnant les moyens techniques de l'observation, et au prix de certaines contraintes, le sténopé nous donne, comme la peinture, la mesure du temps et du cadrage», rappelle-t-il. « Tout l'intérêt du sténopé réside dans le fait de pouvoir penser sa photographie et la structurer, tout en s'en remettant au destin. Le raté est parfois incroyable, les déformations énigmatiques. Au final, les prises de vue sont uniques et permettent une ouverture vers l'imaginaire », assure Eric Marais, pour qui la photographie au sténopé répond à une démarche humaniste. Un point de vue partagé par Pascale Peyret : « le sténopé requiert une véritable implication personnelle, car on devient acteur de l'image. Un véritable corps à corps avec celle-ci naît, et c'est ce qui me plaît. Cette pratique est exigeante, elle requiert concentration et rigueur ».

Ayant grandi avec les évolutions technologiques, Guillaume Larracoexea (www.larracoexea.fr), jeune photographe de trente ans, s'ennuyait avec le numérique. « Je souhaitais toucher la matière photographique. Je me suis donc inscrit au club photo de l'université Dauphine qui proposait des alternatives au numérique. Pour moi, le sténopé a engendré une certaine excitation de fabriquer soi-même son boîtier, de jouer avec le temps qui s'écoule ». « Les rendus flous, l'absence de détail, le côté fantomatique de certains clichés » correspondent également à l'esthétique des photographies recherchées par Christian Poncet, qui a débuté le sténopé en 1996. « Le sténopé apporte une sérénité que je ne trouve pas ailleurs, à l'antithèse de la photographie de rue que j'ai pratiquée auparavant. Le sténopé n'implique pas d'instant décisif et demeure moins agressif que le numérique », assure-t-il. « La boîte implique une certaine humilité, il n'y a aucune exubérance contrairement au côté intrusif du numérique », pense également Eric Marais qui a réalisé une



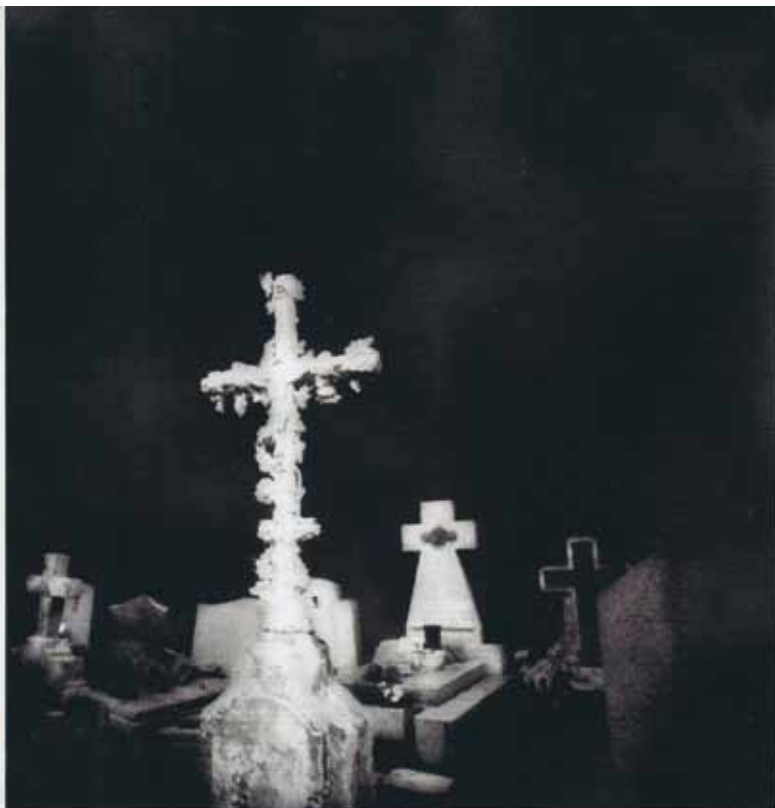
« Je rends visite à ma grand-mère chaque semaine. Récemment, après l'avoir photographiée spontanément, je lui ai demandé de la mettre en scène. Résultat : un regard complice dans un univers poétique réalisé au Polaroid en utilisant la technique de la double exposition. »

Alix Bérard • www.alixbook.fr

série de photographies au sténopé dans un cimetière anglais (voir page suivante). De son côté, Christian Poncet préfère expérimenter le sténopé sur un terrain où on ne le prédestine pas : « Certains pensent à tort que le sténopé n'est pas un appareil approprié au reportage. Ma série sur la plage prouve le contraire. Il n'y a pas que l'instant décisif qui compte. Et ce thème me permettait aussi de contourner toutes les difficultés du procédé. L'attitude des vacanciers allongés sur le sable, sous une intense lumière, m'autorisait à utiliser le sténopé dans des conditions optimales : immobilité du sujet et temps de pose de deux minutes se conjuguait parfaitement. Les rendus irréels de mes photos me plaisent et le sténopé reste pour moi un extraordinaire outil créatif », explique-t-il. L'étendue des possibilités qu'offre le sténopé

est donc infinie. Même si « travailler au sténopé implique beaucoup de préparation et une certaine frustration car le résultat est loin d'être garanti », confie Laurent Diaz, « l'apparition d'une image lors du développement réussi de sa photo est un grand moment à vivre. Et l'accident fait aussi partie du jeu. C'est l'imperfection qui donne un intérêt au sténopé, même si on peut aborder le sténopé de façon moins aléatoire en calculant le temps de pose idéal ».

Pour Pascale Peyret, « le sténopé n'est pas aussi aléatoire qu'on le pense. La photographie est une projection mentale qui ne s'improvise pas. On peut avoir une intention très précise, maîtriser l'objet et travailler avec le temps pour obtenir un rendu conforme à ses attentes ». Depuis plusieurs années, la photographe plasticienne développe ainsi un travail minutieux. Sa série Green Memory, qui



lui a valu une publication dans *Le Monde*, une récompense à l'International Photography Award en 2008 et une sélection au Grand Prix du Fotofestival de Lodz en 2011, lui a permis de transgresser la vision classique de la nature. Pour y parvenir, elle a bâti un univers imaginaire et miniature à partir de matériels informatiques, tout en y faisant pousser de la végétation. Réalisés au sténopé, ses clichés sont parfaitement maîtrisés et nous plongent dans un univers onirique et surréaliste. Pour sa série *Vanitas*, elle porte avec la même attention un regard sur la fleur d'orchidée : « la lenteur et la proximité sont des éléments déterminants de ce travail, rendu possible grâce au sténopé ».

LE POLAROID OU LE RETOUR DE L'INSTANTANÉ

Développé par l'Américain Edwin H. Land, le premier appareil à développement argentique instantané a été commercialisé en 1948. Un procédé révolutionnaire qui connut un vif succès atteignant un million d'appareils vendus en 1956. Initialement monochrome,

il fut adapté à la couleur en 1963 et s'améliora encore en 1972 avec le SX-70 à visée reflex. Plébiscité pour son instantanéité et la richesse de ses couleurs, Andy Warhol, Walker Evans ou encore Sarah Moan l'utilisèrent dans les années 80. Plus récemment, Lucien Clergue et Paolo Roversi (dont Lisa Roze fut l'assistante) ont été séduits par son rendu unique.

Designer graphique et polaroïste, Alix Bérard (www.alixbook.fr) a découvert cette technique en 2009. « Ce type de photographie plus coûteux et plus rare m'a forcé à être plus soigneux lors de la prise de vue. Cette technique m'a permis de mieux comprendre les bases du fonctionnement de l'image photographique, et ce de manière ludique. L'appareil a par ailleurs le mérite de créer





un rapport privilégié avec les personnes que je photographie ». Selon lui, la force du Pola réside dans « le rendu du grain très appréciable, les flous, la robustesse et le charme de ces appareils d'antan ».

Cédric Nicolas a quant à lui découvert le Polaroid en 2000 sur les plateaux de tournage lors de ses études de cinéma. « Son instantanéité permettait aux scripts de disposer

de visuels des décors ou des placements des comédiens », se souvient-il. « Cette même année, j'ai acheté au marché aux puces un Polaroid SX-70 et des pellicules Time Zero adaptés. Quand j'ai fait ma première photo, j'ai tout de suite été séduit par l'instant magique ». Débuta alors son travail photographique : « Je me suis débarrassé des contraintes techniques et de la recherche de



Apocalypse, une série réalisée dans un cimetière anglais
Éric Marais
www.ericmarais.com



Christian Poncet aime à poser son dérapé sur les plages, « un terrain où on ne prédestine habituellement pas cet appareil » - margeblanche.free.fr





« Prendre son temps, préparer ses modèles, tout doit être soigné en amont. Le déclenchement doit être un moment magique. »

Lisa Roze • www.lisaroze.com



la maîtrise de l'image pour me concentrer sur le sens et l'intention. Le format de l'image, l'instantanéité, les retouches numériques exclues et la colorimétrie parfois surprenante sont autant de caractéristiques qui me fascinent et correspondent à ma vision de la photographie contemporaine », assure-t-il. Mais si l'appareil semble simple d'utilisation, « il faut tout de même régler l'exposition, la cellule qui mesure la lumière et coordonner le tout », note Michael Meniane (www.michaelmeniane.com). La photographe Lisa Roze y parvient avec brio. Pour elle, pas question

d'utiliser le numérique. Le Pola offre à ses clichés une véritable poésie. « J'aime me mettre en danger avec ce matériel et me détacher de la technique, une contrainte à mes yeux. Prendre son temps, préparer ses modèles, tout doit être soigné en amont. Le déclenchement doit être un moment magique », affirme-t-elle. Avec les dos Pola montés sur sa chambre 4x5 et son Holga, ses clichés sont marqués par une ambiance nimbée de féérie. « De tous les photographes avec qui j'ai travaillé, c'est elle qui m'embellit le plus et qui arrive à me rendre gracieux,

même quand elle m'habille en Indien, en cow-boy ou en Blues Brother », affirmait d'ailleurs à son sujet le musicien Matthieu Chedid, alias -M- lors d'un interview accordé à France Télévisions (ndlr : Lisa Roze a réalisé *Le Livre Extraordinaire de -M-*).

LE HOLGA ET LES APPAREILS LOMO

Née après le lancement du Lomo LC-A, un appareil produit en Russie dans les années 80, la lomographie est devenue un véritable mouvement. Réalisées avec des appareils

basiques, sans aucune mise au point et équipés d'objectifs de toutes sortes (fish-eye, quadruple, à 360°), les images produites ont pourtant été longtemps décriées pour leur qualité médiocre, leur vignelage prononcé, leur flou et la saturation des couleurs.

Si la pratique demeure jeune, certains photographes ont rapidement su tirer parti des défauts qui font aujourd'hui la marque de fabrique de Lomography en les inscrivant dans une démarche artistique. Tel fut le cas de Nancy Rexroth qui utilisa dès les années 70 un Diana, sa « machine à poésie », dans la série Iowa. « Ce projet m'a justement été inspiré par les imprécisions de ce type d'appareil, lesquelles proposaient la puissance émotive nécessaire pour rendre compte des sentiments que je souhaitais retranscrire de ces lieux. Les formats de prise de vue et d'impression de ces images sont de petites dimensions, ce qui confère à l'ensemble une valeur intimiste », expliquait à l'époque la photographe.

Représenté par la galerie Vu', José Ramón Bas (www.joseramonbas.com) livre lui aussi des images très sensibles qu'il réalise notamment avec un Holga, l'homologue chinois du LC-A. « Incurablement voyageur, il est poète comme il respire. Il est inclassable et, amoureux des espaces, des gens, il invente des objets qui conservent la mémoire de ses expériences, de ses émotions. Il ne se soucie pas de constituer une œuvre mais s'attache à restituer ce qui fut les temps du voyage en Afrique, à Cuba, au Brésil. Pendant ses parcours, il photographie, de façon ludique, compulsive. [...] Chaque négatif est pour lui une ouverture à une infinité de possibles qu'il réalisera dans des formats divers, du carré au panoramique et qui devront véhiculer son souvenir de l'expérience du voyage », dit de lui Christian Caujolle, fondateur de l'agence Vu'.

C'est également avec un Holga qu'a choisi de voyager le photographe Fred Lebain (www.propice.com). Son ouvrage *Mes vacances avec Holga* livre des images au format 6x6 dépayssantes et étonnantes,

fortes de distorsions et de vignetages. Ces imperfections opportunes font aussi la force des clichés de Jérôme Paumier (<http://boardscontact.blogspot.fr>), tout jeune photographe. « J'ai découvert la lomographie en 2011 avec un Diana F+ et ai tout de suite adhéré à ce mouvement, il m'a apporté une nouvelle vision de la photo, une nouvelle sensibilité. J'ai du coup ressorti mes vieux boîtiers argentiques et investi dans des boîtiers d'occasion ».

Simple en apparence, réussir une photo au Holga ou au Lomo se révèle un long cheminement ponctué de tentatives infructueuses. « Le Holga est très aléatoire et dispose de sa propre écriture. Il n'est pas très étanche et les fuites de lumière qu'il produit peuvent créer des rendus incroyables. Mais il est nécessaire d'utiliser plusieurs films avant d'obtenir le rendu final escompté », assure Fred Chapotat qui manie l'appareil depuis 1999.

« Les formats de prise de vue et d'impression des images faites au Diana sont de petites dimensions, ce qui confère à l'ensemble une valeur intimiste ».

Nancy Rexroth, photographe

Jérôme Paumier semble avoir réussi ce challenge et dompté son boîtier. Utilisant la technique de surimpression, il a récemment remporté le concours Times Out Paris, organisé par la communauté Lomo, avec une photo étonnante de précision. Il affirme pourtant être loin d'avoir exploité toutes les capacités de ses boîtiers : « Une vie ne me suffira pas à explorer ce vaste champ expérimental que la lomographie nous offre ».

L'ÈRE ARGENTO-NUMÉRIQUE

Depuis toujours, argentique et numérique sont mis en opposition, à tort. « L'opposition entre argentiste et numériste rapporte

essentiellement à ceux qui ont un intérêt dans le marché du matériel », affirme Danny Dulieu dans son ouvrage. « Nous évoluons actuellement dans une ère argento-numérique. Certains photographes réalisent leurs prises de vue en argentique et les tirent en numérique, d'autres photographient en numérique mais adoptent les trages argentiques. Certains scannent des films pour obtenir des fichiers numériques, d'autres re-shootent en argentique leurs fichiers. En somme, l'un ne peut plus se passer de l'autre », assure Jean-François Camp. Loin d'être opposées, ces deux techniques sont finalement complémentaires.

« J'ai évidemment un appareil numérique et j'utilise des logiciels de retouche pour des travaux plus commerciaux et plus généralement des clichés qui ne rentrent pas dans ma démarche artistique ou mon univers créatif au sens propre », confie

Sabrina Biancuzzi.

« Je n'oppose pas l'argentique au numérique. Ma pratique du sténopé n'a pas été guidée par le refus de la modernité ni par la volonté de me démarquer d'une technique devenue accessible à tous. Je l'ai choisie car elle correspondait au type d'images que je souhaitais produire », renchérit Laurent Diaz. Une démarche également partagée par Eric Marais, Christian Poncet, Guillaume Larracoexea, Fred Chapotat et beaucoup d'autres. Car c'est bien la diversité des outils et des procédés qui apporte à la photographie contemporaine toute sa vivacité et sa richesse. ■